

Homélies de José Lhoir : année C - cahier 2

Année C - 2^{ème} dimanche du temps ordinaire - Jean 2, 1-11

600 litres de vin, semble-t-il, et pas n'importe lequel ! ... De quoi assommer tout un régiment. Même si, comme on le dit, la fête durait huit jours, et que tout le village était invité, ça fait quand même beaucoup...

Le récit de Cana est plus d'une fois choisi comme évangile lors d'un mariage et on dit : « Jésus était présent aux noces, il se veut présent aux joies humaines, il sanctifie le mariage par sa présence ». C'est vrai, ce n'est pas l'essentiel.

Parfois aussi on souligne le rôle de Marie : c'est à sa demande que Jésus accomplit le signe. C'est vrai aussi, mais ce n'est pas l'essentiel non plus.

J'essaie de me dire ce qui me paraît l'essentiel, ce qui s'est passé et qui est signe d'autre chose, et puis je vous dis tout le mal que je pense du miracle.

Ce qui s'est passé : en bref, une noce qui va tourner mal faute de combustible. Marie qui sent le vent du boulet, réagit au quart de tour. Et Jésus, qui s'est d'abord fait prier, finit par intervenir de la façon qu'on sait.

De la noce, des tourtereaux, on ne sait rien. Ils ne constituent manifestement pas le centre de gravité du récit, c'est Jésus et son vin merveilleux qui sont au centre.

Or, tout cela constitue un signe, dit Jean, « *tel fut le premier signe que Jésus accomplit* ». Il aime bien les signes, Jean, son évangile en est plein. Sans doute parce que les signes donnent une lumière tamisée, ils ne contraignent pas, ils respectent la liberté, on peut passer à côté sans s'en apercevoir.

Jean court après le sens qui se cache derrière le signe ; ce n'est pas tellement ce qui se passe qui l'intéresse mais ce qui se cache derrière ce qui se passe, ce qu'il y a derrière ce qui se passe ; c'est le signifié

plus que le signifiant, pour employer des termes techniques. Or, il s'en cache des choses derrière le signe, si on veut bien aller voir.

D'abord, il s'agit d'une noce. Or, le mariage est l'image préférée de l'Écriture pour dire les rapports de Dieu avec son peuple. Dieu est l'époux, le peuple est l'épouse. On a l'impression que Jésus s'empare du repas de noces auquel on l'a invité, qu'il le squatte, le fait sien pour lui donner son sens à lui et proclamer qu'il est venu le temps où Dieu refait avec son peuple l'alliance éternelle promise par les prophètes.

Et dans cette noce, il y a du vin, beaucoup de vin. Détail important : c'est l'époux qui offrait le vin. Ici, c'est Jésus qui l'offre. Conclusion : c'est lui l'époux.

Et voilà accomplie la promesse faite par les prophètes : « *Le Seigneur préparera pour tous les peuples en Sion, un festin de viandes grasses, un festin de bons vins, de viandes grasses juteuses, de bons vins clarifiés* », lit-on chez Isaïe (qui semble avoir prévu jusqu'au menu !) (*Isaïe 25, 6-10*)

Donc une noce avec du vin en abondance. Ou bien on en reste au vin et on se soûle, ou bien on va voir derrière.

Voilà pourquoi, des tourtereaux de la noce, il n'en est pas question : le véritable époux du récit n'est pas celui qu'on pense.

Et l'épouse de la noce, c'est Marie ; c'est le peuple représenté par Marie. C'est elle qui est le peuple que Dieu aime et qui le lui rend bien en mettant en lui toute sa confiance : « *faites tout ce qu'il vous dira* ».

Il n'est sans doute pas interdit de tirer de Cana des conclusions sur le rôle maternel de Marie qui intervient auprès de son fils, mais elles ne sont pas premières.

Marie n'est pas ici d'abord en qualité de mère mais en qualité d'épouse, elle est l'épouse, elle est le peuple, elle est nous tous.

Je cours à l'essentiel en vous faisant grâce des détails d'un texte qui est hautement symbolique : (pourquoi six jarres et pas sept, pourquoi Marie appelée « *mère de Jésus* » et pas par son nom, pourquoi Jésus lui

dit-il *femme*, pourquoi il la fait attendre, la rabroue d'abord pour l'exaucer ensuite ?

(Devoir de vacances : *allez lire les notes au bas de page dans vos bibles : Jean chapitre 2.*)

Mais il me faut encore dire un mot du miracle, je vous l'ai promis.

Le miracle de Cana est de ces miracles qui, plus d'une fois, font sourire. Je dis sourire, pas ricaner. Et ce sourire est une réaction de santé : impossible de prendre le miracle à la lettre. Il a dû se passer quelque chose, mais quoi ? Jean, manifestement, en rajoute ! Nous n'aimons pas les miracles, les anciens en raffolaient.

Évidemment j'en parle à mon aise aux adultes qui m'écoutent. Mais je serais bien embarrassé de répondre à un enfant qui me demanderait, comme font les enfants : « *C'est vrai ?* ». Comment leur expliquer que c'est à la fois vrai et pas vrai ? Comment les catéchistes expliquent-ils la chose aux enfants ? Comment leur dire que l'évangile n'est pas un conte de fée et qu'il est pourtant merveilleux ?

A nous, adultes, je dis que la question qu'on emporte avec soi en ce dimanche de Cana, n'est pas s'il y a bien eu un miracle mais si on croit que Jésus transforme en un vin merveilleux l'eau inodore, incolore et insipide de nos vies.

Encore une réflexion, sur les jarres, à cause d'une chose importante qui a lieu aujourd'hui à Rome. Ces jarres vides signifient que « *le vin manque, il n'y a plus de vin dans la maison Israël, il y a des jarres mais elles sont vides* ».

Il doit y avoir ici une note polémique : quand Jean écrit son évangile (vers 100) la cassure se dessine entre ce qui va devenir le premier et le second testament. Malgré Cana et la suite, tout le monde n'est pas devenu disciple. Les foules n'ont pas suivi. Et les évangélistes ne portent pas les Juifs dans leur cœur.

On a dit que pour Marc : les Juifs sont ceux qui ne comprennent pas.

Pour Matthieu : ceux qui ne veulent pas comprendre.

Pour Luc : ceux qui pourraient comprendre.

Pour Jean : ceux qui ne comprendront jamais.

Confions au Seigneur l'événement important qui va se passer aujourd'hui : le pape se rend à la synagogue de Rome. L'Eglise a demandé pardon pour les torts qu'elle peut avoir eu envers les Juifs. Parmi tant de nouvelles qui nous chagrinent, tant de questions, tant de problèmes, ça fait du bien, parfois, de se rappeler qu'il y a des choses qui ne vont pas si mal...

Année C - 3ème dimanche du temps ordinaire –

LUC, 1, 1-4 ; 14-21

Jésus referma le livre, le rendit au servant et s'assit.

Puis il dit simplement :

Cette parole d'Écriture, c'est aujourd'hui qu'elle s'accomplit.

C'est exactement la définition de l'homélie.

Car l'homélie ne consiste jamais qu'à dire :

Cette parole d'Écriture, c'est aujourd'hui qu'elle s'accomplit.

Et puis, avec cette homélie qui tient en une phrase, Jésus est le champion toutes catégories de la brièveté.

Bien sûr, il faut autre chose encore.

Et la parole ne suffit pas.

Dieu ne se prouve pas autant qu'il s'éprouve,
il faut qu'il fasse dieu pour que les gens y croient,
il faut qu'on voie les prophéties réalisées.

Ce qui a convaincu le boutiquier d'Éphèse et le débardeur de Corinthe,

ce n'est pas d'abord la parole de Paul,
c'est d'abord le spectacle de gens qui s'aimaient et parvenaient à vaincre leurs divisions.

Et c'est pourquoi, lorsque Jean-Baptiste n'y comprendra plus rien,
et,
de sa prison, enverra à Jésus des émissaires
pour demander à Jésus s'il est bien le Messie,
Jésus leur fera répondre :

*Allez rapporter à Jean ce que vous voyez :
les aveugles voient,
les boiteux marchent,
les lépreux sont guéris.*

Il y a encore ceci :
C'est que, dans sa bouche,
au tout début de sa mission,
c'est un véritable discours programme dont il s'agit,
comme un portique.
Voilà comment Jésus conçoit sa mission.

Il aurait pu choisir d'autres textes,
qui donnent du Messie une autre image.
Maintenant encore, il y a tant d'images de Jésus en circulation.
Il a préféré celle-ci, que nous connaissons bien,
il en a fait la pierre de touche.

Mais, Seigneur, quel monde à l'envers,
quelle cour des miracles, ton royaume !
Des opprimés, des prisonniers, des aveugles, des pauvres...

Et toi qui annonces une vraie justice,
une vraie justice à de vrais pauvres.
Ainsi qu'il est dit dans le psaume :

*Avec justice, il jugera le petit peuple,
Il sauvera les fils des pauvres.
En ses jours justice fleurira
Et grande paix jusqu'à la fin des lunes.
Il délivrera le pauvre qui appelle
Et le petit qui est sans aide.*

C'est à nous aujourd'hui qu'il est dit :

*L'esprit du Seigneur est sur toi
parce qu'il t'a consacré par l'onction.
Il t'a envoyé porter la bonne nouvelle aux pauvres,
annoncer aux prisonniers qu'ils sont libres
et aux aveugles qu'ils verront la lumière,
apporter aux opprimés la libération,
annoncer une année de bienfaits accordée par le Seigneur.*

Comment allons-nous retraduire cela pour aujourd'hui ?

J'ai lu ceci, qui fait mal et qui est sans doute excessif.
Recevez-le comme une question.

*Jésus se trouve chez les enfants qui ont fui leur maison,
chez les prisonniers et chez les condamnés.
Toujours chez les pauvres, jamais chez les riches,
toujours chez ceux qui cherchent, jamais chez les satisfaits.
Du côté des sans pouvoir, des tourmentés.
Rarement dans les églises.
C'est pourtant là qu'on l'honore.
Il ne porte pas de vêtement distinctif,
il n'a jamais d'uniforme,
il ne reste jamais longtemps à la même place.*

Décidément l'apport essentiel du christianisme au patrimoine de l'humanité :

est de nous rappeler que Dieu ne se rencontre qu'au cœur de l'histoire des hommes,
et qu'il est impossible de faire un avec lui
si on ne travaille pas à l'avènement,
sur cette terre et dans cette vie,
d'un monde qui soit le reflet de sa lumière.

Année C - 4^{ème} dimanche du temps ordinaire - Luc, 4, 21-30

Nous n'avons pas trouvé d'homélie pour ce dimanche.

Année C - 5^{ème} dimanche du temps ordinaire - Luc, 5, 1-11

Ce récit de la pêche merveilleuse (je préfère « merveilleuse » à « miraculeuse », la pêche miraculeuse étant une attraction des fancy-fairs paroissiales), en quoi nous concerne-t-il ?

Je fais un arrêt sur image sur le mot « foi ».

Pierre, qui a peiné sans rien prendre, accepte, sur la parole de Jésus, de recommencer.

Ce devait être vexant, pour le pêcheur de métier qu'il était, de recevoir des conseils d'un travailleur du bois qui n'y connaissait rien.

C'est une image de la foi.

La foi qui n'est pas d'abord adhésion intellectuelle à une doctrine mais confiance faite à quelqu'un.

Faire confiance à quelqu'un, c'est plus que lui donner quelque chose, c'est se donner soi-même.

C'est pourquoi la foi ne contredit pas la science.

Le contraire de la foi n'est pas la science.

La science ne remplace pas la foi, ne la concurrence pas.

Le contraire de la foi est la méfiance.

Et peut-être que les hommes se divisent en deux camps :

les gens qui se méfient et les gens qui font confiance.

Ou, autrement et mieux, peut-être y a-t-il deux hommes en nous :

l'un qui se méfie et l'autre qui fait confiance.

Jésus, plus d'une fois, donne les enfants en exemple :

*Si vous ne devenez comme des enfants,
vous n'entrerez pas dans le royaume de Dieu.*

On interprète souvent : il les donne en exemple parce que les enfants sont purs, bons, innocents.
Je ne sais pas si les enfants sont tout cela. Freud en tout cas n'en croyait rien.
Pour lui, l'enfant est le père de l'homme.
Tout ce qu'il y aura dans l'homme est déjà dans l'enfant.
N'ayant pas été père, je ne prends pas position dans la controverse.

Purs, bons, innocents, les enfants le sont peut-être.
Mais ce n'est pas pour cela que Jésus les donne en exemple.
Il nous donne les enfants en exemple parce que les enfants font confiance,
ils ne se méfient pas,
ils ignorent la méfiance qui constitue l'adulte.
Devenir adulte, c'est savoir qu'on peut être trompé,
c'est avoir appris que les autres peuvent mentir.
Devenir adulte, c'est avoir appris à se méfier.
Un enfant ne se méfie pas.
Malheur à celui qui trompe un enfant.
Malheur à celui qui fait à un enfant des promesses qu'il sait ne pas pouvoir tenir.

Mais alors, direz-vous, c'est triste de devenir adulte,
si, pour devenir adulte, il faut avoir été trompé.
Or, il faut bien devenir adulte,
il faut perdre sa naïveté enfantine,
cesser de croire au Père Noël.

Écoutez la suite,
car il y a une suite, une session de rattrapage.
Il est possible de devenir adulte tout en restant enfant.
Jésus nous invite à redevenir enfants :

Si vous ne devenez pas comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux...

Ce disant, Jésus ne nous demande pas que nous revenions à la naïveté précritique de l'enfance,

il nous invite à réapprendre la confiance, à reconquérir la confiance.

Malgré le mal qu'on nous a fait,
ce serait une sorte de naïveté seconde, comme disent les
philosophes, une naïveté critique,
qui sait qu'elle est naïve.
Et qui se conquiert lentement.

La vie peut nous avoir fait mal, nous avoir blessés.
*« L'important, disait Sartre, n'est pas ce que la vie a fait de nous,
mais ce que nous faisons de ce que la vie a fait de nous. »*

Tout cela se lit dans l'aventure de Pierre.
Sa tête lui disait : « Rentre les filets, arrête de perdre du temps. »
Mais il y avait cet homme qui lui disait autre chose.
Et cet homme, il l'aimait.
Pierre carburait à la confiance, c'est ce que j'ai appelé la foi.
Nous carburons tous à la confiance.

Année C - 6^{ème} dimanche du temps ordinaire - Luc 6, 17-26

Il existe deux versions des béatitudes :
vous avez entendu celle de Luc.
Celle de Matthieu est plus connue,
plus facile aussi.
Matthieu « spiritualise » :
il dit : *Heureux ceux qui ont une âme de pauvre, le royaume des cieux est à eux*
(on peut donc être riche et avoir une âme de pauvre),
tandis que Luc dit : *Heureux les pauvres*, tout court,
(c'est un thème qui lui est cher),
heureux ceux qui ont faim, tout court (et pas comme Matthieu, ceux qui
ont faim et soif de justice),
heureux ceux qui pleurent,
heureux ceux que les autres haïssent et repoussent.

Et pour être bien sûr qu'on a bien compris, Luc dit deux fois les choses,
une fois de manière positive, une fois de manière négative,
béatitudes et malédictions :
heureux les pauvres, malheureux les riches,
heureux ceux qui pleurent, malheureux ceux qui rient,
heureux ceux qui ont faim, malheureux ceux qui sont repus.

Deux réflexions,
une pour la première béatitude,
une seconde pour les trois autres.

La première béatitude : heureux les pauvres, on peut la comprendre ;
c'est un point de son crédo auquel Luc tient beaucoup :
Luc passe son temps à mettre en garde contre les richesses,
il ne cesse de redire non qu'elles sont mauvaises mais qu'elles sont
dangereuses,
qu'il faut s'en méfier,
les manier comme on manie des produits toxiques.
Leur danger, c'est qu'elles engluent,
qu'on finit par ne plus voir qu'elles,
à ne plus vivre que pour elles, on oublie tout le reste.
On ne voit même plus, comme le mauvais riche, le pauvre Lazare
crevant de faim devant votre porte (elle est chez Luc, c'est Luc qui la
raconte, l'histoire de Lazare).

Il y a dans l'Écriture plus de mises en garde contre la richesse que
contre le sexe ;
c'est une chose qu'on ne dit sans doute pas assez.

Il faut sans doute tenir ensemble Matthieu et Luc, ils ont raison tous
les deux :
Matthieu qui affirme qu'il est possible d'être riche et d'avoir un cœur
de pauvre,
que des riches généreux ça existe ;
et Luc qui nous dit : ne croyez pas trop vite être du nombre,

vérifiez de temps en temps s'il n'y a pas d'adhérences, comme on dit en médecine.

Une deuxième réflexion sur les trois autres :
heureux ceux qui pleurent, heureux ceux qui ont faim, heureux ceux à qui on fait du mal.

C'est plus difficile :
comment voulez-vous, à qui voulez-vous dire une chose pareille ?
Jésus lui-même ne l'a pas fait, toute sa pratique a fait le contraire :
il a passé son temps à mettre les gens debout,
à se battre contre l'exclusion, la solitude, la souffrance.

Il nous invite à lutter comme lui contre la faim et la souffrance,
à rendre la planète plus fraternelle, plus habitable, plus juste.

Il ne nous invite pas à courir après la souffrance et l'échec et la mort ;
l'évangile est vie et joie, non souffrance et mort.

Alors, je suis formel, c'est ma façon de comprendre :
il ne faut jamais dire ces béatitudes à personne, il faut les mettre en enfer,
nous n'avons le droit de les dire à personne,
elles doivent rester un secret que Jésus seul peut dire à chacun de nous.

Et ce secret le voici, (je le dis avec tremblement, et c'est Jésus et lui seul qui parle) :
s'il vous arrive d'être pauvre, d'avoir faim, de pleurer, d'être seul,
ne perdez pas confiance, votre Père ne vous abandonne pas,
il est avec vous, vous n'êtes pas séparés de lui.
Il vous aime même davantage,
comme un père et une mère aiment davantage leur enfant malade.
Bien sûr qu'il n'a, comme eux, qu'un seul désir :
que vous ne pleuriez plus, que vous n'ayez plus faim.

Et ne courez jamais après la souffrance et ne la prêchez jamais à personne.

Mais il y a peut-être plus de vrai bonheur à rester avec lui,
fût-ce dans la souffrance,
qu'à goûter sans lui un bonheur de pacotille ;
plus de vrai bonheur à avoir faim avec lui
qu'à être repu sans lui de fausse nourriture.

Qui, sinon Jésus, peut dire une chose pareille ?

Quelle ligne de crête, ces étranges béatitudes,
comme il faut se garder à gauche et se garder à droite !
Que l'Esprit du Seigneur nous les fasse comprendre.
Il y faut sans doute plus de cœur que de tête.
Seigneur, ne permets pas que nous ne soyons jamais séparés de toi.

Année C - 7^{ème} dimanche du temps ordinaire - Luc, 6, 27-38

Page embarrassante, parce qu'elle est limpide ;
il n'y a rien à en dire, rien à y ajouter.
Il ne nous reste qu'à examiner notre vie dans le miroir de cet évangile.

On devine bien que Jésus parle en images, comme toujours,
et qu'il ne faut pas prendre ces images au pied de la lettre,
(A-t-on ironisé sur ces deux joues !)
mais que c'est un esprit qu'il inculque,
comme s'il nous invitait à faire de la bonté,
à faire pleuvoir sur les hommes quelque chose qui ressemble à du chant grégorien.

Quitte à ce que nous renoncions à notre droit et perdions la face,
ainsi que le disait Paul VI quand il affirmait que le bien des autres
devait passer avant notre propre honneur.

Parce que – ce n'est pas dans le texte, mais Jésus le croit –
parce que la bonté, si nous le voulons, peut-être plus profonde que
le mal.

De notre évangile, je choisis de vous parler du pardon.
(Étant bien entendu que je parle pour moi seul,
que je n'ai pas le droit de pardonner pour les autres,
que je dois, au contraire, pour eux, réclamer justice.
Mais, pour moi, je peux pardonner,
c'est-à-dire renoncer à mon droit, renoncer à ce que justice me soit
faite, et Jésus m'y invite.)

Et, comme il y aurait tant de choses à dire, je me contente de vous
donner un exemple,
littéraire encore bien !
C'est l'histoire Jean Valjean, racontée par Victor Hugo dans *Les
Misérables*.

Valjean revient de longues années de bagne,
c'est un forçat endurci, ennemi du genre humain.
Il arrive à Digne et ne sait pas où passer la nuit.
Quelqu'un lui dit : « Allez frapper chez l'évêque, monseigneur
Muriel,
c'est un homme bon, il vous accueillera. »
Et, de fait, l'évêque l'accueille comme un ami,
le nourrit et le fait même dormir dans de vrais draps.

Le lendemain matin, l'évêque est à peine levé qu'on frappe à sa
porte.
Ce sont les gendarmes. Ils tiennent Jean Valjean.
Ils veulent rendre à l'évêque le chandelier en argent massif qu'il a
manifestement volé
avant de s'éclipser dès potron-minet.
Surprise générale : l'évêque querelle Valjean :
« Enfin, mon ami, pourquoi n'en avez-vous emporté qu'un seul ? Je
vous avais donné les deux. »

Et l'évêque donne le second chandelier à Valjean éberlué.
« Alors, on le relâche ? » demandent les gendarmes. « Bien sûr ».
L'évêque prend congé et Valjean repart libre.

C'est à partir de ce jour que sa vie bascule,
qu'il rompt avec la haine, choisit de travailler,
il devient bon et généreux,
le geste de l'évêque l'a sauvé.

Paul dit quelque part :

*Ne vous laissez pas vaincre par le mal, mais soyez vainqueurs du
mal par le bien.*

C'est exactement cela.

Pardonner, c'est être vainqueur du mal,
lui dire : « Tu n'iras pas plus loin. »

C'est en casser l'engrenage infernal,
en briser le ressort, l'empêcher de faire des métastases.

Il me vient à l'esprit un autre exemple :
celui du Cid, raconté entre autres par Pierre Corneille.

Jésus dit : *Si l'on vous frappe sur la joue droite, tendez la joue gauche.*
Don Gomès, comte de Gormas, frappe don Diègue sur la joue
droite.

Et don Diègue ne tend pas la joue gauche,
il tire l'épée et, quand l'épée lui tombe des mains,
il va trouver son fils et lui dit : « Tue ou meurs ».

Je suis de ceux qui se sont efforcés de faire apprécier cette histoire
héroïque

par des potaches qui s'en souciaient comme colin-tampon.
Avec mauvaise conscience.

Ce qui est étonnant dans cette histoire,
c'est que personne ne s'indigne
et que tout le monde pense qu'en dépit de l'évangile
et, subsidiairement, de l'interdiction du duel par l'Église,

don Diègue et don Rodrigue font ce qu'ils doivent faire.
Voilà, en plein monde chrétien, une autre morale, la morale de l'honneur
en concurrence avec la morale de l'évangile.
Deux morales coexistent et ont coexisté dans la société chrétienne
au cours des siècles,
celle de la douceur, de l'humilité et celle de l'honneur seigneurial et militaire.
Tendre la joue gauche, c'est bon pour les moines et les humbles.
Pas pour les maîtres.

Ceux qui pardonnent sont des êtres blessés.
Mais, plutôt que d'étendre la contagion du mal, ils l'arrêtent eux-mêmes.
Alors qu'ils pourraient garder le poing serré, les voilà qui ouvrent des mains généreuses.
Au creuset de leurs cœurs, la souffrance et la rancune finissent par être submergées par la bonté.
C'est peut-être l'acte le plus puissant qu'il soit donné aux hommes d'accomplir.

Sainte Thérèse de Lisieux dit quelque part qu'aimer c'est pardonner.
J'espère que l'amour n'est pas que cela, mais c'est cela aussi.

Mon but n'était pas de vous dire, sur le pardon, des choses héroïques et sublimes
– c'est très décourageant, l'héroïque et le sublime –
mais de vous dire que nous devons peut-être apprendre
le pardon quotidien, terre à terre, à la portée de toutes les bourses,
à la portée des chrétiens que nous nous efforçons d'être.

C'est l'ouvrage de toute une vie.
Devenir chrétien est l'ouvrage de toute une vie.
« Il y en a qui donnent avec peine, a dit le poète, et cette souffrance est leur baptême.
Il y en a qui donnent avec joie et cette joie est leur récompense.

Il y en a qui donnent comme ils respirent,
comme s'ils étaient au-delà de la souffrance et de la joie. »
Pour ces gens-là, merci Seigneur !

Année C - 8^{ème} dimanche du temps ordinaire - Luc, 6, 39-45

Nous n'avons pas trouvé d'homélie pour ce dimanche.

* * * * *

Année C - 1^{er} dimanche de Carême - Luc, 4, 1-13

Le carême commence chaque année par le récit des tentations qu'on lit chez Matthieu et chez Luc. Trois tentations célèbres : le pain, les royaumes, le temple.

Il s'est écrit sur ces quelques versets autant de livres que sur Napoléon. Je ne vous dirai pas tout.

Jésus s'est donc retiré 40 jours au désert :

Quarante, ça va sans dire mais ça va encore mieux en le disant, est évidemment un nombre symbolique, (un peu comme nous disons : « J'ai vu 36 chandelles »).

Curieusement, c'est un chiffre qui n'a pas trop bonne réputation dans la Bible, de manière tout à fait arbitraire d'ailleurs : c'est le chiffre de l'attente, de la préparation, de l'incomplétude, de l'épreuve. Moïse est resté 40 jours sur le Sinaï avant de voir le Seigneur, Elie a marché au désert pendant 40 jours, les Hébreux y sont restés 40 ans.

Jésus commence sa mission par 40 jours de retraite.

Il n'y a pas que le chiffre qui soit symbolique, le récit l'est aussi. Vous n'êtes pas obligés, il vous est même interdit, de vous représenter un diable en chair et en os. Tout est intérieur dans ce récit et ces histoires de diable sont un revêtement littéraire. Garder au récit son aspect extraordinaire, le prendre à la lettre, est la

meilleure façon de dire qu'il ne vous concerne pas et de tirer votre épingle du jeu : vous avez déjà rencontré, vous, un petit diable fourchu qui vous fait des propositions malhonnêtes ?

Ce qui s'est passé, c'est qu'au début de sa mission, Jésus s'est arrêté, il a pris du recul, il s'est posé des questions. Moins sur le fait de sa mission que sur son comment.

Le récit s'apparente à ce que les spécialistes appellent les récits d'adoubement où le héros est soumis à un crescendo d'épreuves destinées à tester son courage.

Et tout ça s'est évidemment passé au désert. Il est bien réel, celui-là ! C'est par excellence le lieu de l'épreuve : un lieu géographique mais surtout mystique où l'homme n'a plus ni miroir, ni spectateur, ni admirateur, plus d'appui. Pas même son boulot, ce sacré boulot, ce boulot sacré grâce auquel si souvent nous tenons debout comme les vieux chevaux soutenus par les brancards de la carriole qu'ils traînent et qui s'effondrent quand on les leur enlève.

Un lieu de discernement, de dépouillement, de vérité. Pas besoin de courir au désert pour connaître le désert.

La clef pour comprendre cette joute extraordinaire où l'on voit Jésus et le diable faire assaut d'érudition scripturaire et se bombarder de citations bibliques, est que Jésus revit pendant 40 jours les 40 ans de tentations du peuple au désert.

Chaque tentation pose trois questions :

1. À quel épisode du premier testament est-il fait allusion ?
2. Comment Jésus, qui le revit, y répond-il ?
3. En quoi sommes-nous concernés ?

Première tentation, le pain.

Le peuple avait exigé que Moïse lui donne du pain et le Seigneur Dieu, bon prince, avait répondu, avec un peu de mauvaise humeur, en faisant tomber la manne.

Jésus revit cette première tentation. *«Tu as faim, tu l'as bien mérité, ton pain. Alors, si tu es fils de Dieu, puisque tu es Fils de Dieu, prends les choses en main, change les pierres en pain et qu'on en finisse !»*

Ce n'est pas une invitation à faire de la magie : Jésus n'est pas un magicien et le diable le sait. Jésus répond : *« C'est vrai, j'ai faim, je l'ai mérité, mon pain. Mais je n'exigerai pas, comme le peuple au désert, que Dieu me le donne. Je le lui demande et je l'attends de sa main. Car ce pain est l'image de ma vie : je veux le recevoir comme je me reçois. Oui, je me reçois de lui comme je reçois ce pain. »*

Deuxième épreuve, les faux dieux du désert :

Au désert, fatigué de ce Dieu lointain et invisible que leur proposait Moïse, le peuple s'était fait un veau d'or transportable, à portée de main, manipulable. Un faux Dieu. La chose peut nous paraître curieuse mais telles étaient les mœurs de l'époque.

Les faux dieux que Satan présente à Jésus et à nous, ne sont plus ceux du désert, c'est la puissance, l'argent, le pouvoir. Satan a renouvelé son fonds de commerce :

« Toi aussi, cesse de rouler pour ce Dieu-là, arrête de courir après des chimères : sois riche, sois puissant, les hommes accourront pour manger dans ta main. »

Réponse de Jésus, magnifique : *« Dieu seul ! »* comme écrit superbement sur le fronton d'une ferme ancienne de la campagne nivelloise.

Ces mots, cette formule adamantine, ne les répétons pas si nous ne les habitons pas, s'ils ne sont pas vrais pour nous. Mais qu'au moins nous refusions de suivre des faux dieux : la volonté de puissance (dont Freud disait que l'instinct en l'homme en était aussi fort que l'instinct sexuel), et le culte de l'argent sont des crimes de lèse-humanité.

Troisième épreuve, au désert, le peuple avait exigé des preuves :

« Très bien tout ce que tu nous racontes et cette terre que tu nous promets, mais quelle preuve nous donne-t-il, ton Dieu ? »

La troisième tentation est subtile, perfide, c'est peut-être la plus forte.

« D'accord, dit le diable, *Dieu seul, mais tu es sûr qu'il t'entend ? S'il est le père que tu dis, fais-le sortir du bois. Il est écrit « Il a pour toi donné ordre à ses anges de te garder en toutes tes voies ; eux, sur leurs mains, te porteront pour qu'à la pierre ton pied ne heurte. »*

Coince-le, jette-toi en bas, fais-lui prouver qu'il t'aime : « *Descends de la croix, si tu es le Fils de Dieu... »*

Dieu, on voudrait tant qu'il parle, on voudrait tant savoir de quel camp il est, et ce qu'il pense, et qui a raison et qui a tort, et ce qu'il faut faire.

On n'est même pas sûr qu'il existe, on n'en a pas de preuve. Et il ne le dit pas et il se tait, et il nous laisse faire et ne résout pas nos problèmes à notre place.

Une très grand figure du protestantisme allemand, Dietrich Bonhoeffer, impliqué dans l'attentat de juillet 44 contre Hitler et exécuté pour ce motif, disait que nous devions vivre « *ac si deus non daretur* », comme si Dieu n'existait pas.

Il faut, disait-il, vivre à la fois avec Dieu et devant Dieu mais sans Dieu : avec Dieu et devant Dieu, car il est là de manière continue, pas un instant sa main ne nous abandonne.

Il est là comme un accompagnement continu, comme ce qu'on appelle en musique une basse obstinée : obstinée comme l'amour. Mais sans lui, sans lui demander de résoudre nos problèmes, en consentant à son silence, son merveilleux, son amoureux silence.

J'arrête ici ces réflexions pour ce premier dimanche de carême.

En guise de post-scriptum, un devoir de vacances : *lisez donc ce merveilleux psaume 90 dont Satan se servait contre Jésus. C'est LE psaume du carême, il est très beau, tout simple, plein d'une admirable confiance.*

Vous pouvez en faire une si belle prière pour le temps de carême.

Année C - 2^{ème} dimanche de Carême –

Gn, 15, 5-18 ; Luc, 9, 28-36

La Transfiguration est un must le second dimanche du carême, comme les tentations le premier, mais comme par le passé¹ je vous ai dit sur le sujet des choses définitives, c'est la première lecture que je commente. Les premières lectures du temps de carême rappellent un épisode fondateur de l'histoire du salut, aujourd'hui l'alliance de Dieu avec Abraham.

A première vue, je ne me facilite pourtant pas les choses en choisissant

cette histoire étrange,

avec un rituel archaïque, primitif, presque sauvage.

Cette histoire d'animaux déchirés signifierait :

« Je passe entre ces animaux déchirés et j'accepte d'être déchiré comme eux si je suis infidèle à l'alliance ».

(À l'époque, on faisait serment sur le dos d'une bête. Il ne faisait pas bon appartenir à la gent animale du temps de nos ancêtres dans la foi.)

Le cérémonial est désarçonnant dans sa rudesse, mais il est évidemment gage d'authenticité.

Nous sommes au tout début de l'histoire du salut.

Dieu choisit Abraham et lui fait une promesse très concrète : terre et descendance.

La première alliance ne va pas plus loin, Abraham n'en demandait pas plus.

Mais les choses ne font que commencer, elles vont croître et embellir.

Nous sommes les héritiers de ce qui a vu le jour avec Abraham.

Ces événements sont comme des cellules souches qui vont donner naissance,

¹ * voir notamment Année B, carnet 5

à la suite merveilleuse, l'alliance du Sinaï, l'alliance nouvelle inscrite dans le cœur de l'homme de Jérémie, l'alliance éternelle, un jour, en Jésus-Christ.

C'est notre histoire qui commence ici.

Élection et alliance.

Deux mots clefs du premier testament, deux mots qui nous constituent.

Les deux volets d'une histoire d'amour, pour utiliser un grand mot usé.

Dieu se choisit un peuple et fait alliance avec lui.

Dieu s'enchanté et Dieu s'attache.

Enchantement et attachement.

Je sais, le mot élection ne nous plaît pas.

Surtout dans sa forme passive de « peuple élu », de « race élue ».

Mais élection ne veut pas dire privilège, élection veut dire mission.

Être élu, c'est accepter d'être premier de cordée, tête de pont.

Une élection ne se porte pas comme une cocarde mais comme une croix.

Pauvre peuple juif à qui on reproche de se dire élu – mais le dit-il encore, l'a-t-il jamais dit ? N'est-ce pas une étiquette qu'on lui colle au dos ? –

Il s'en serait bien passé d'être élu !

Y a-t-il un peuple qui ait souffert davantage de son Dieu que lui ?

Comment donc s'appelait cet autre juif qui disait que la religion était l'opium du peuple ?

Élection, alliance, enchantement, attachement.

Dieu s'enchanté et Dieu s'attache.

Le Dieu de la Bible ne se définit pas comme l'infini ou l'absolu ou le transcendant, mais comme celui qui s'enchanté et celui qui s'attache.

Il lui coûtera cher, son coup de cœur, et il lui arrivera de s'en mordre les doigts !

Il souffrira avec l'homme et sans l'homme, pour lui et contre lui.

Que de fois il devra lui reprocher son infidélité, que de fois il piquera des crises de jalousie.

Mais – c'est dit jusqu'à plus soif à tant de pages du premier testament – il ne lui retirera pas sa promesse.

Ceci encore :

Enchantement et attachement, ne serait-ce pas la règle des amours humaines ?

L'amour humain (je pense à l'union de l'homme et de la femme qui est dans la Bible image des mœurs divines) ne serait-il pas, lui aussi, enchantement - attachement ?

Enchantement qui s'attache ?

Pas enchantement seulement

(être amoureux est à la portée du premier adolescent venu),
ni enchantements successifs.

Pas non plus attachement sans joie.

Mais enchantement qui s'attache.

L'enchantement serait « *Vraiment celle-ci est l'os de mes os et la chair de ma chair* »...

Et l'attachement : « *C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme et tous deux ne feront plus qu'un.* »

Évidemment, en tout ceci, vous pensez peut-être : qui copie l'autre ?

Qui a commencé, qui a aimé le premier ?

Dieu ou l'homme ?

Est-ce lui qui nous imite ou nous qui l'imitons ?

Nous qui sommes comme lui ou lui qui est comme nous ?

La bonne nouvelle de l'évangile est que c'est lui qui a commencé.

Et qu'il est toujours avec nous...

Année C - 3^{ème} dimanche de Carême - Luc, 13, 1-9

Il y a beaucoup de malheur dans notre évangile,
malheur à tous les étages...

On rapporte à Jésus un événement tragique qui avait dû frapper les esprits :

Pilate a fait massacrer des gens pendant un office religieux.

Qu'est-ce qu'il lui a pris, on ne le sait pas.

Ce Pilate, nous le connaissons bien, c'est celui du procès de Jésus.

On sait que dans ce monde romain qui n'était pas tendre, Pilate était une sombre brute,

il a laissé une réputation épouvantable et on a même dû l'écarter du pouvoir.

Non, dit Jésus, ces gens n'étaient pas plus coupables que les autres,
et ne concluez pas que vous êtes meilleurs puisque rien ne vous arrive : le malheur n'est pas une punition,
 nous avons tous à nous convertir.

Et ces autres qui sont morts dans l'écroulement d'une tour,
eux non plus n'étaient pas plus pécheurs que les autres,
et vous ne l'êtes pas moins parce que rien ne vous arrive :
le malheur n'est pas une punition et nous avons tous à nous convertir

Je remarque que si on voulait faire une réflexion sur le mal,
(pardonnez-moi d'en parler comme un entomologiste),
on trouverait ici une distinction fondamentale :
les gens massacrés relèvent du mal dont les hommes sont responsables
et qu'ils pourraient éviter, dont on pourrait venir à bout (je rêve) si
on s'y mettait tous ;
la tour écroulée, par contre, est d'une autre sorte,

c'est ce qu'on appelle le malheur innocent, celui qu'on ne peut pas éviter
et qui pose un bien plus redoutable problème.

C'est à une autre réflexion que je vous invite :
nous aussi, spontanément, nous faisons un lien entre la souffrance et le mal

et nous disons « Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour en arriver là ? »

(Et je crains qu'on ne continue à dire aux enfants qui se font mal après avoir été méchants :

« C'est Jésus qui te punit ».)

Comme les disciples de Jésus, ailleurs dans l'évangile, lui demandaient devant l'aveugle-né :

« Qui a péché, lui ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ? »

Pas de châtiment sans crime, continuons-nous à penser :

s'il y a châtiment, c'est qu'il y a crime quelque part.

Dans le livre de Job, qui est tout entier une longue réflexion sur le mal et le malheur,

ses amis, ratant une belle occasion de se taire,

viennent dire en substance à ce pauvre qui n'en peut mais : « Tu ne l'as pas volé ».

Quelle image de Dieu !

Quelqu'un qui passe son temps à guetter nos faux pas pour nous en punir !

Notre évangile barre cette fausse piste.

Il dit : non, Dieu n'est pas à la source de la souffrance et du malheur, le malheur n'est pas une punition.

Mais il nous invite aussi à autre chose, il y a une autre fausse idée à redresser.

Soyons logiques :

si nous délinquons malheur et péché, délinquons aussi bonheur et vertu,

si le malheur n'est pas une punition, le bonheur n'est pas une récompense.

Laissons Dieu en dehors de ce qui nous arrive, ne déchiffrons pas ses voies.

Il y a des gens qui se font fort de déchiffrer les voies du Seigneur comme s'ils étaient en ligne directe avec lui.

Bien sûr qu'il est avec nous, qu'il est présent à tout ce qui nous arrive,

mais nous ne savons pas comment.

Et de ce qu'on ne sait pas, il ne faut pas parler.

Il y a une certaine façon de concevoir la providence qui n'est pas chrétienne,

qui n'est en tout cas pas dans la Bible.

Je me fais comprendre par un exemple ;

un ami me raconte qu'en 40, pendant l'invasion allemande,

la famille s'est réfugiée dans la cave durant un bombardement

et la grand-maman prie pour que les bombes ne tombent pas sur sa maison.

Et de fait, les bombes ne tombent pas sur la maison,

et la grand-maman dit : merci Seigneur !

Les bombes sont tombées sur la maison voisine,

où peut-être une autre grand-maman faisait la même prière...

Et puis il y a, pour finir, cette charmante parabole sur la patience du maître : elle se passe de commentaire.

Dieu est patient, infiniment patient.

Il sait attendre comme un bon pédagogue,

comme un terrien, un jardinier, un pépiniériste, un botaniste.

Les images de patience, c'est en botanique qu'il faut aller les chercher,

car qu'y a-t-il de plus patient que les graines ?

Dieu est patient comme un jardinier,

et les jardiniers sont patients comme les graines de leur jardin.

Année C - 4^{ème} dimanche de Carême - Luc, 15, 1-32

Ce sont peut-être les paraboles les plus connues.

Trois sœurs : la brebis perdue, la drachme perdue, le fils perdu.

On les appelle « *paraboles de la miséricorde* », elles se trouvent chez Luc.

Question d'intitulés d'abord :

Il serait plus correct de ne pas dire : « *La parabole de la brebis perdue et retrouvée* »

mais « *la parabole du berger qui retrouve la brebis perdue* ».

L'accent n'est pas sur la brebis perdue mais sur la joie du berger qui la retrouve.

Il ne faudrait pas dire non plus : « *la parabole de la drachme perdue* »

mais « *la parabole de la femme qui retrouve la drachme perdue* ».

L'accent n'est pas sur la drachme perdue mais sur la joie de la femme qui la retrouve.

Il ne faut pas dire : « *la parabole du fils prodigue* »

mais « *la parabole du père généreux qui retrouve son fils perdu* ».

L'accent n'est pas sur le fils perdu mais sur la joie du père qui le retrouve.

Le berger, la femme, le père : ce sont des images de Dieu.

Dieu est comme ça, dit Jésus, il a des coups de cœur.

La joie folle, disproportionnée, de retrouver ce qu'on aimait et qu'on avait perdu, ça le connaît.

Nous aussi. Ce que ça peut être fou, l'amour !

Car enfin, la femme qui invite ses amis : mais elle va dépenser plus que la somme retrouvée !

Et le berger qui laisse son troupeau pour partir à la recherche de la brebis perdue : il est fou, il risque de perdre les autres !

Il est fou, Dieu !

Voilà pour les deux premières paraboles, la brebis et la drachme.

Mais les choses se corsent avec la troisième, celle du père du fils et du frère.

Elle est à la fois semblable aux deux premières et différente.

Semblable parce qu'il y est question d'un père qui retrouve son fils.
Différente parce qu'un troisième personnage entre en scène : le fils aîné.

Et ce fils aîné joue un rôle si important qu'on pourrait donner son nom à l'épisode
et dire que cette parabole n'est ni celle du père, ni celle du fils mais celle du frère.

Le père pardonne donc à son fils :

Il lui dit : « *Tu vau× mieux que les bêtises que tu as faites* ». (ça ne se trouve pas dans le texte, c'est moi qui suppose que, faute de le dire, il l'a au moins pensé.)

Qu'un père pardonne à son fils, n'a peut-être rien d'extraordinaire.

On pardonne sans doute plus facilement aux siens.

Ce qui est provocant, c'est que le père déroule le tapis rouge. L'aîné prend très mal la chose.

Et avec lui, nous débarquons en plein cœur de l'épisode.

Je ne charge pas l'aîné : je lui ressemble.

Moi aussi je trouve que le père y va fort.

Mais écoutez la suite : le père vient me trouver et savez-vous ce qu'il me dit quand il me prend à part ? Il me dit : « *Non, je ne suis pas injuste envers toi. Je vous aime autant l'un que l'autre, mes deux fils. Vous êtes tous les deux uniques à mes yeux.*

Si je ne vous aime pas de la même façon, que vous importe !

Toi l'aîné, tu es toujours avec moi, que cela te suffise, ne te compare pas. »

Tout le mal du monde vient peut-être de ce qu'on se compare aux autres et qu'on est jaloux.

C'est en tout cas la thèse du philosophe René Girard. Il dit que tout le mal vient de ce que l'on veuille s'approprier ce que l'autre possède et que nous n'avons pas.

Je veux avoir ce que tu as. Je ne supporte pas que tu aies ce que je n'ai pas.

Je veux être ce que tu es et que je ne suis pas, et à la limite, je te supprimerai si c'est pour moi la seule façon d'être ce que tu es et que je ne suis pas.

Il appelle cela la « rivalité mimétique ».

Ne dites pas que la jalousie est un sentiment infantile qui n'a plus cours chez les adultes que nous sommes devenus : la seule différence entre l'enfant et nous, c'est sans doute que chez les enfants, la jalousie est visible à l'œil nu, brute de décoffrage. Nous, « les grands », nous avons appris à la cacher.

(En passant : coup de chapeau aux parents qui apprennent à leurs enfants à ne pas être jaloux.)

Je ne tire pas de cette parabole une leçon de morale. J'ai mieux à faire que vous dire : ne soyons pas jaloux. Je vous annonce au contraire une extraordinaire bonne nouvelle : Dieu nous aime tous de manière unique ; nous sommes uniques à ses yeux. (La « petite » sainte Thérèse a de très belles pages sur ce sujet.)

C'est pourquoi cette parabole de la joie du père se termine par un silence. On ne sait pas si l'aîné a dit oui à son père.

Et moi je termine par une question : comment la faites-vous se terminer, la parabole ?

L'aîné s'est-il laissé convaincre, selon vous ?

Nous sommes-*nous* laissés convaincre, puisque l'aîné c'est nous ?

Année C - 5^{ème} dimanche de Carême - Jean, 8, 1-11

La plus belle page de l'évangile, disait Marcel Pagnol.

La femme adultère, c'est d'abord une scène sordide : une femme, seule, humiliée par une meute de mâles.

Au nom de la religion ?

Au nom de ce que la religion peut, parfois, avoir de hideux fanatisme.

Et où est-il son homme ?

Il est vrai que c'est plus à Jésus qu'à la femme qu'ils en veulent mais quand même !

S'impose à moi l'image des tondues de la libération à qui Paul Éluard, qui n'était pourtant pas suspect de complaisance vis-à-vis de l'occupant allemand, est, à ma connaissance, le seul à avoir dédié un poème.

S'ils avaient été contemporains, Éluard aurait été du côté de Jésus pour défendre la femme.

Jean Ferrat aussi.

Et Georges Brassens, mais pas pour les mêmes motifs.

Résistons à la tentation de tirer de cet épisode célèbre des conclusions pour notre agir sociétal.

La phrase fameuse « Que celui qui est sans péché », cette phrase ne veut pas ébranler l'ordre social.

Résistons même à la tentation de voir dans ce récit des directives précises pour nous-mêmes.

Il nous faut tout d'abord, et tout simplement, regarder Jésus.

Je peux me faire montreur d'images ?

Jésus-courage: il en fallait pour affronter cette meute déchaînée et n'être pas de son côté.

Première scène :

On le somme de porter un jugement : lui fait silence,
un silence qu'on appelle assourdissant et qui exaspère.
Il écrit sur le sol, distraitement, il n'entend pas, il est ailleurs.
La seule fois où on l'ait vu écrire, les seuls mots qu'il ait jamais écrits : sur le sable...

Deuxième scène :

Les adversaires insistent : Jésus dit alors la phrase qui va traverser les siècles, il les renvoie à eux-mêmes et eux, honnêtes ou penauds, battent en retraite.
Jésus ne veut pas assister à leur défaite, il continue à écrire sur le sol.
On ne s'acharne pas contre un ennemi tombé à terre.
Il ne veut pas connaître cette mauvaise joie que les Allemands appellent *Schadenfreude* : joie des dégâts, joie amère de constater qu'on avait raison.

Troisième scène : Jésus est seul avec la femme.

C'est le sommet du récit.

Il règne un grand silence après le tapage du début, une grande paix.

« Je ne te condamne pas.

Ceux qui t'accusaient voulaient savoir ce que je pense : ils ne le sauront pas,

c'est un secret entre toi et moi. »

Jésus ne dit pas : « Tu as raison et ils ont tort. »

Il n'y a ni condamnation ni acquittement judiciaire.

Il n'y a pas non plus déclaration solennelle sur le système juridique.

Si tel avait été le cas, les pharisiens et les scribes auraient dû être là pour l'entendre.

Jésus n'a en vue que le sort de cette femme.

Il lui dit qu'un nouvel avenir est possible.
Il la libère et du regard des autres et, peut-être, de celui qu'elle portait sur elle-même.

Il dit : je ne te condamne pas.
Il ne dit pas : je te pardonne.
Ce n'est pas à lui à pardonner mais à celui qui a subi l'offense, si offense il y eut.

Et la parole de Jésus a traversé les siècles :
« Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre » fait partie du patrimoine immatériel de l'humanité.

Je me suis promis de ne pas nous faire la morale, parce que tel n'est pas le but de ce récit.
Le récit n'entend pas nous dicter le comportement que nous devons avoir dans une situation semblable. Il nous dit comment Jésus s'est comporté. Comment nous nous comporterions dans une situation semblable est affaire de réflexion et de jugement personnel.
On ne copie pas Jésus, on rivalise avec lui.

Impossible pourtant bien sûr de ne pas y voir une invitation à la compassion, à l'humilité, au silence.
Bon Dieu, taisons-nous !
Si Pagnol a raison, et si notre récit est le plus beau de tout l'évangile, le cœur en est peut-être la finale,
ce merveilleux silence qui est comme un pardon à ses ennemis.

Une mise en garde contre cette terrible dureté de cœur, cette sclérocémie qui navrait Jésus au témoignage des évangiles. Vous vous souvenez :

Marc, 3, 50, rapporte qu'on observait Jésus pour savoir s'il allait avoir le culot de guérir un jour de sabbat un homme à la main desséchée. « La chose est-elle permise », demande Jésus ? Eux se taisent et « Jésus est profondément attristé de la dureté de leur cœur. »

Et puis encore ceci pour terminer :

Jésus ne condamne pas la femme adultère.

Pas rien qu'elle. Nous non plus il ne nous condamne pas.

Jean explique dans un merveilleux passage, que c'est notre cœur qui nous condamne.

Notre cœur sait très bien qu'on n'y est pas, il n'est pas fier de nous et nous le fait savoir.

Mais Dieu qui connaît toutes choses est plus grand que notre cœur.

La chose se lit dans la première lettre de saint Jean :

« Devant lui nous rassurerons notre cœur, quelque reproche que le cœur nous adresse ; car Dieu qui connaît toutes choses est plus grand que notre cœur ! » (1 Jn, 3-20)